

Un entretien avec... André BLOCH

« — Vraiment, Monsieur, c'est André Bloch que vous voulez interviewer ? Je sais bien que je vous ai dit « oui » tantôt, au téléphone, mais c'est que je n'avais guère réfléchi. Voyons ! Ce n'est pas que je ne sois charmé de vous connaître : c'est que je ne trouve absolument rien de passionnant à vous dire. Reyer préférerait-il sa pipe au piano ? Franck portait-il réellement des pantalons trop courts ? Ravel fume-t-il des Lucky Strike (réclame non payée) ? Curiosités vaines que tout cela. L'homme compte si peu ! Seule l'œuvre importe, qui le dépasse et lui survit. »

Que je me hâte de le dire : André Bloch, entre l'étonnement et le reproche, ne m'a rien dit de semblable. Mais si l'on devait ne répéter, dans ces Entretiens, que ce que vos victimes vous avouent, ce ne serait pas la peine de les soumettre à... la question. Il n'est d'absolu que ce qu'on pense. Or, ce que vous venez de lire, André Bloch l'a pensé.

— Soit, Monsieur, je me contenterai donc d'arracher quelques secrets au compositeur.

— Alors, vous croyez donc ceci plus intéressant. (Et, cette fois, c'est bien André Bloch qui répond.) A côté de ma musique, il y a la musique, et même la Musique si vous le voulez, que je tâche de servir de mon mieux...

Cependant si l'homme et le compositeur se refusent ainsi, peut-être pourrais-je au moins « entretenir » le Professeur d'harmonie du Conservatoire, le Professeur de fugue de Fontainebleau, l'Inspecteur de l'Enseignement Musical, le Secrétaire général de l'Association Rome-Athènes, le... Mais si nous en restions là ? Parmi tant de titres, il ne s'agit plus que de trouver le défaut de la cuirasse. Rome. La Villa Médicis...

— Vieux souvenirs, me dit André Bloch.

Un éclair de jeune malice ou d'émotion nostalgique derrière le lorgnon, qui n'est heureux quand il dit : je me souviens ?

— Je fus de la promotion Letorey, Büsser, Rabaud : voulez-vous me voir avec lui au piano, livrés au déchiffrage des Scènes Alsaciennes ? Vous n'êtes pas caricaturiste ? Alors comprenez-vous peut-être pourquoi je fus plus que tout autre couché au célèbre « Cahier des Charges » de la Villa. J'y étais, il est vrai, le benjamin de la troupe. Ainsi me figurait-on en chaussettes, culotte et col marin. Et l'on me surnommait le bambino...

A Dieu ne plaise que je mette la moindre ironie à rapporter ce propos familier d'André Bloch, Prix de Rome ! Mais tout l'homme n'est-il dans son enfance ? Et je n'ai pas été long à sentir que l'âme de M. A. Bloch, inspecteur-professeur est toujours celle de ce bambino-là. Peut-être ne vieillit-on que du jour où l'on... ennue la jeunesse. Or, c'est parmi la jeunesse la plus enthousiaste qu'il vit. Elèves du Conservatoire, classe d'harmonie, vous ne savez point combien votre « prof » vous aime !

— ...C'est que, sous des cheveux blanchissants, je tâche de n'être pour eux qu'un frère aîné, comme dans une grande famille. Je les ai à moi trois fois la semaine, pendant deux heures. Mais l'un veut, après la classe, me soumettre un petit « ours » de sa façon ; l'autre vient ici-même, chez moi, me demander quelque conseil... Le dimanche matin, ils vont entendre, en groupe, quelque bon organiste ; l'après-midi, ils grimpent aux amphithéâtres des grands concerts. Les braves enfants ! Je tâche de ne rien leur



André BLOCH

imposer. — « Vous avez bien compris ? Maintenant oubliez-moi ça au plus vite... » Pensez donc ! Si j'avais parmi eux un Beethoven ou un Debussy !

— Et vous retrouvez l'été cette même atmosphère chaleureuse à Fontainebleau ?

— Oui, avec une nuance. Mes élèves m'y arrivent tout droit du Wyoming ou du Connecticut, avec un bagage rudimentaire et d'étonnantes dispositions. En trois mois, ils vous fabriquent une impeccable fugue en un tournemain, et se rembarquent là-dessus. Mais ça leur passe aussi vite. Certains qui me reviennent l'année suivante, n'en ont rien retenu. Quant aux autres ? Mon Dieu ! je ne vous en dirai rien, sinon qu'ils sont d'une admirable fidélité dans le souvenir. Beaucoup m'écrivent, me font part de leurs petites joies personnelles et m'adressent des programmes où la musique française bat le pion à certaine pseudo « musique allemande » qui règne là-bas dans les concerts tout autant que la musique italo-vériste dans les théâtres. Ainsi formons-nous à Fontainebleau de précieux propagandistes de notre culture. Un diplomate, un académicien ou un général peut bien faire, là-bas, les plus éloquents discours. Il aura toujours trop l'air de prêcher pour son saint ou son pays. D'ailleurs, au fond du Connecticut comme du Wyoming, la moindre petite ville possède une école de musique, une chorale, un orchestre...

— Bref, tout ce qui manque à nos patelins de la Somme ou de la Lozère.

— Bah ! peut-être moins que vous ne le pensez...

Et cette fois, c'est M. l'Inspecteur de l'Enseignement Musical qui va me faire une confidence...

— C'est que Paris se targue un peu trop légèrement d'être le centre sonore de la France. Nous savons souvent bien mal ce que la musique suscite de dévouements en province. Nancy et Toulouse ont d'admirables concerts symphoniques. Ce sont là de grands centres, me dites-vous ? Mais allez à Quimper-Corentin ou à Brives-la-Gaillarde. J'y vais, moi, par métier et un peu par apostolat. Isolées, sans appui, sans argent, des écoles font là-bas un travail obscur, excellent et qui présage une prochaine renaissance. Un récent congrès, salle Debussy, un congrès où d'ailleurs je représentai le Ministre vient de grouper les directeurs de ces écoles. Non, non ! Ne croyez plus que la province se montre hostile ou sourde à la musique. On s'y met seulement plus volontiers au trombone qu'au piano ou au basson. Pourquoi ? C'est qu'un basson vaut deux billets, un piano cinq fois plus, et qu'on trouve encore un trombone possible pour trois cents francs. Quant aux orphéons, l'âge de la Polka des Oiseaux est aussi passé pour eux que celle de la Prière d'une Vierge pour les triturateurs d'ivoire. On s'essaie au classique, à Debussy, voire à Ravel. Certes, il y a encore des progrès à faire, mais ils sont en marche. Un Conseil Supérieur de la musique populaire vient de se constituer. Il ne s'agira nullement d'imposer par là certaine musique, mais d'en conseiller adroitement. Le meilleur des conseils, c'est de ne pas les suivre ? Il y avait, Monsieur, dans telle ville dont je vous tairai le nom, voulez-vous bien ? trois sociétés musicales qui, au nom de la politique et des idées religieuses plutôt qu'esthétiques se tiraient dans les jambes, vulgo dictu. J'y ai fait nommer un directeur intelligent, psychologue et... patient. Il les a mises d'accord. Accord parfait qui permet aujourd'hui de l'excellent travail. Et croyez-vous que cela ne vaut pas quelque partition qui poudroierait pendant des années dans nos armoires ? Quant aux chorales, le Nord en possède déjà dont l'éloge n'est plus à faire...

— Vous parlez du Nord, Monsieur. Restons-y un instant. Franchissez la frontière. Gagnez Courtrai, et parlez-moi de votre Béguinage.

— Eh ! que pourrais-je en dire que le Guide ne sache déjà ? Si, pourtant : ce petit poème symphonique n'est qu'un mouvement d'une Suite dont le titre est Voyages. Vous comprenez que je m'y connais en déplacements. Béguinage fait ainsi pendant à une Cité, évocation du cœur médiéval de Carcassonne ; à une... Mer (et je demande pardon de ce titre, très provisoire, aux mânes de Debussy), enfin à un tableau intuitué, également jusqu'à nouvel ordre, Exode. Exode montre le roi Pierre de Serbie en retraite sur son char à bœufs et rencontrant quelque pâtre de la montagne monténégrine...

— A quand Exode, la Cité et... la Grande Mare ?

— Mais au jour où un Albert Wolf me reprendra par le bouton suivant de mon gilet. Car c'est ce geste-là qui décida de l'audition de mon Béguinage chez Lamoureux. Nul ne connaît si mal que moi les détours des antichambres d'éditeurs et des sacristies de concerts : voilà un métier — ou une vocation — qui me manque tout à fait. Et je suis encore moins introduit dans les coulisses. Ainsi n'exagérais-je point en vous disant à l'instant que ma Nuit de Noël est restée des années dans mes cartons. Mais tout arrive, même ce qu'on désire. Elle finit donc, en 1922, par être montée à Liège. Quant à Brocé-

liande, Rouché me le prit en exécution de son Cahier des Charges : ce n'est plus le même que celui de tantôt. Il m'en promet trois exécutions. J'en eu neuf. C'est ce qu'on appelle, à l'Opéra, un succès. Depuis, je travaille à un opéra-bouffe, d'une bouffonnerie sans grossièreté ni sans licence...

— Ah ! vous y venez donc, vous aussi, à l'opérette ? Croiriez-vous donc à la faillite du grand art lyrique ? Notre époque remet tout en question. Et la musique elle-même — ou tout au moins ce que nous nommons ainsi — n'est-elle pas menacée ?

— Voyons, Monsieur, la Musique avec une majuscule, est-ce que ça pourrait mourir?...



Cependant « l'époque troublée » a fait brusquement dévier notre entretien. Et cette fois, enfin, ce n'est plus André Bloch, compositeur-inspecteur et deux fois professeur qui s'ouvre à moi, mais bien l'homme, l'homme qui a vécu et qui a fait la guerre. Or, dut celui-là ne me point pardonner « ma terrible indiscretion », je dirai qu'intelligence ornée et qu'esprit fin, c'est surtout un grand cœur...

JOSE BRUYR.